

César près d'Auton. Battus par le proconsul romain, une des conditions que leur imposa le vainqueur fut, comme on sait, de rebâtir les cités qu'ils avaient détruites. Ils obéirent, et les Romains, trouvant la ville nouvelle à leur convenance et parfaitement située à l'extrémité du lac, entre les rivières d'Orbe et de la Thible, en firent une colonie romaine et l'environnèrent de fortifications; la ville s'étendait alors sur un terrain, dont celui qu'elle occupe aujourd'hui ne forme guère que la cinquième partie.

En 1769, en creusant une cave près des moulins de la ville, on découvrit plusieurs squelettes bien conservés, dont la tête, selon la coutume antique, était tournée vers l'Orient; ils étaient étendus dans une couche de sable sans cercueil ni tombeau; entre leurs jambes étaient placés des urnes de terre, des lampes sépulcrales et de petits plats d'argile, dans lesquels on retrouva encore des os de volaille. Quelques médailles enterrées avec les cadavres portaient la date, les uns du règne de Constantin, les autres de celui de Julien l'Apostat.

Ebrodunum avait une compagnie de bateliers présidée par un préfet; cette compagnie existe encore aujourd'hui, seulement le préfet est devenu abbé.

A l'une des extrémités de la ville, un vieux château, bâti en 1155, par Conrad de Boringue, élève ses quatre tours aux quatre points cardinaux: on m'assura que c'était le même où Hans Müller, docteur de Berne, avait fait, en 1476, une si vaillante défense.

Comme tout ce qu'il y a de curieux à Ebrodunum peut se voir en deux heures, je fis ma tournée le matin pendant que Francesco me cherchait un cocher qui s'engageât à me conduire le même jour à Lausanne. Lorsque je revins à l'hôtel, je trouvai le déjeuner prêt et le cheval attelé, et le soir, à six heures, nous étions dans la capitale du canton de Vaud, où je serrais de nouveau la main à mon bon et vieil ami Pellis, qui le même soir me fit faire connaissance avec M. Monnard, le traducteur de *l'Histoire de la Suisse*, par Zehokke, et l'un des patriotes les plus fermes et les plus éloquentes de la diète.

Quelque envie que j'eusse de rester en si bonne société, le temps commençait à me presser, et il me fallut partir: je voulais visiter le lac Majeur et les lacs Borromées, et compléter mon voyage de Suisse en allant toucher à Locarno, qui est dans le Tessin, seul canton que je n'eusse pas visité; et, comme nous avançons dans la saison, de jour en jour le Simplon pouvait devenir impraticable. En conséquence, le lendemain, à midi, je pris congé de mon hôte, en lui promettant de revenir le voir pour un plus long temps, promesse que je lui renouvelle, et je m'embarquai sur le bateau à vapeur qui va de Genève à Villeneuve.

Je faisais ma rentrée dans le monde: il y avait véritablement six semaines que je l'avais quitté. La

Suisse allemande est au bout de la terre: on n'y sait rien, aucun bruit n'y pénètre, aucun écho de politique d'art ou de littérature n'y retentit: tout au contraire, et d'un seul bond, je me trouvai sur un bateau à vapeur, où du contact des voyageurs de tous les pays s'échappe un cliquetis de nouvelles. Je me jetai en affamé sur les journaux français: ils étaient pleins de la révolution d'Espagne; quelques-uns, qui jugent tout du point de vue de la France, qui croient tous les peuples arrivés à notre degré de civilisation, croyaient pour ce pays à un Eldorado politique. Moi seul je niais la possibilité d'appliquer à un peuple les institutions d'un autre, et voyais dans la contre-feçon de notre charte au delà des Pyrénées une source de révolutions à venir. La discussion s'échauffa enfin, comme cela arrive toujours, chacun des utopistes voulant avoir raison de son côté. Nous en appelâmes à un Espagnol qui fumait tranquillement son cigarito sans prendre part à notre discussion; et, le reconnaissant juge compétent en pareille matière, nous lui demandâmes quel serait, selon lui, le meilleur gouvernement pour la Péninsule.

L'Espagnol tira son cigarito de sa bouche, rejeta une colonne de fumée que, depuis dix minutes, il amassait dans sa poitrine, puis répondit avec gravité: — L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

Comme cette réponse ne donnait raison ou tort à aucun, elle ne satisfait personne.

— Permettez-moi de vous dire, seigneur Espagnol, repris-je en riant, que vous me paraissez un peu trop pessimiste. L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement, dites-vous?

— Jamais.

— Et à qui faut-il qu'elle s'en prenne de ce défaut de perfection? Est-ce à son peuple ou à sa royauté, à son clergé ou à sa noblesse?

— Ni à l'un ni à l'autre.

— A qui donc est-ce la faute, alors?

— C'est la faute de saint Iago.

— Mais comment, repris-je avec le même sérieux, quoique la conversation parût dégénérer en plaisanterie, saint Iago, qui est le patron de l'Espagne, et qui jouit d'un certain crédit dans le ciel, peut-il s'opposer au premier bonheur d'un peuple, celui de l'amélioration politique, de laquelle découlent toutes les autres améliorations?

— Voilà comment la chose est arrivée, répondit l'Espagnol: il advint qu'un jour le bon Dieu, lassé d'entendre les peuples se plaindre éternellement, ceux-ci d'une chose, ceux-là d'une autre, et ne sachant, au milieu des lamentations générales, à laquelle entendre, envoya un ange annoncer, à son de trompe, que chaque nation eût à bien réfléchir à ce qu'elle désirait, et à lui envoyer dans un an, au même jour, chacune un député chargé de sa requête, s'engageant d'avance à y faire droit. La nouvelle